

UKULELE

Je crois pouvoir annoncer que le jazz-band disparaîtra des lieux habités par les hommes. Je crois pouvoir annoncer, à sons de trompe, de lyre et de buccin, la venue de l'ukulele.

Qu'est-ce que l'ukulele, dont le nom se prononce *ioukoulélé* chez les sauvages, chez les Zoaques, chez les cannibales convertis qui sont ses inventeurs ?

C'est la guitare hawaïenne, ou plutôt, une étrange mandoline aux minces cordes de fer, qui vient d'Hawaï, d'Honolulu, de pays lointains et admirables, si loin à l'autre bout du monde, si loin dans nos études, que ni vous (avouez-le !), ni moi, je l'avoue, ne pourrions dire exactement où cela se trouve dans l'océan Pacifique...

Les nuits des îles, chantées par Stevenson, sont enchantées de la voix grêle de ces guitares. Guitares surhumaines, divines, qui, si Pierrot en jouait à Colombine, ferait lâcher Arlequin à Colombine, et la ferait descendre, enivrée, de sa fenêtre inaccessible, pour rejoindre l'homme de cœur qui joue si bien *Quand l'amour meurt* avec un doigt...

...Sur leurs genoux, les indigènes d'Honolulu posent les *ukuleles*, et ils jouent d'un air grave, concentré, avec grâce. De la petite boîte des sons, la chanson naît, vibre, s'élève, et des harmonies tout à fait inouïes se réveillent, s'étirent, se développent, paresseuses, comme les bras des longues dames blondes qui s'ennuient.

Ce qu'on peut exprimer avec l'ukulele dépasse tout ce que peut exprimer un violon ou une jolie voix. Il peut jouer les airs sautillants et gais, la musique de danse ; les hautes cordes sonnent comme des grelots, et les notes marquent un pas décidé ; dans le tango, sa faible musique grelotte, comme la triste sonnerie des gares, que l'on n'entend jamais quand on arrive, et qu'on remarque lorsqu'on s'en va...

Mais c'est dans le mouvement de valse, dans le boston, dans l'« hésitation », que l'ukulele se révèle, qu'il donne tout ce qu'il contient, tous les sons émouvants de la nature...

C'est la voix du vent dans les branches, — quel vent ! quelles branches ! — pas une bise sud-sud-est au parc Montsouris, mais le vent fort et fantaisiste du large, de la mer immense aux récifs de corail blancs d'écume, de l'Océan sans limites ; le souffle chargé de sel et traversant, et caressant, et faisant vibrer comme des harpes les arbres du rivage ; c'est le chant de la forêt qui s'éveille, c'est le bruit doux et monotone des cascades glissant parmi les lianes vers la plage fortunée, c'est le vol des oiseaux lamés d'or qui traversent comme des flammes la pénombre des clairières, c'est le chœur harmonieux de la nature en l'absence et dans le silence des hommes, c'est le vent qui souffle sur les îles et le vent qui y va, sa chanson dans les voiles, et le bercement du navire...

Et ce n'est pas très bon pour les nerfs des

civilisés ; pour la santé du cœur, l'accordéon vaut mieux. Si l'ukulele vient à la mode, le nombre des divorces augmentera au Tribunal de la Seine...

Observez, dans un des endroits où l'on en joue, la foule qui écoute. Les hommes, selon leur habitude quand ils entendent de la musique, s'affalent comme s'ils attendaient, au poste, leur transfert au Dépôt.

Les femmes ne les regardent plus. Elles rêvent. Coudes sur la table, yeux mi-clos, paupières longues, visages tendus... L'air finit : il faisait mal, mais le silence brutal est pire. Les danseuses s'immobilisent dans les attitudes de l'*Embarquement pour Cythère*.

Et une jeune femme cherche sa poudre, en détournant un regard douloureux. Elle a dû y aller, une fois, à Cythère. Elle avait cru s'embarquer pour tout de bon. Et elle avait un billet d'aller et retour...

Hervé Lauwick.